

Le journalisme féministe
en France à la fin du siècle dernier
Mary Louise Roberts

Le centenaire de *La Fronde* se célébrera prochainement¹. Ce journal quotidien destiné aux femmes fut fondé en décembre 1897 par la journaliste Marguerite Durand. Conçu d'après les quotidiens de masse de l'époque et parfois connu sous le nom du « *Temps en jupons* », son tirage alla jusqu'à 50.000 exemplaires en 1898. Il embrassait les domaines de la politique, des sports et de la haute finance, traitait de questions sociales et publiait des feuilletons². Mais *La Fronde* se distinguait plus particulièrement des autres quotidiens par le fait que la publication, la rédaction et aussi la typographie étaient exclusivement faites par des femmes. Les hommes se trouvaient catégoriquement exclus de toute collaboration, à l'exception du gardien de nuit de la maison, qui, comme l'indiqua Alexandre Hepp du *Journal*, devenait alors « un homme très authentique, et incarnera ainsi tout ce qu'on peut accorder d'utilité ou d'honneur à ce sexe qui, dans un siècle, n'a produit que Napoléon et Hugo »³.

Marguerite Durand défendit cette position en donnant l'argument qu'il aurait suffi que *La Fronde* n'engage qu'un seul homme pour que les sceptiques puissent prétendre que le journal était réellement écrit par des hommes. Pour éditer le quotidien, M. Durand réunit autour d'elle une équipe de femmes extraordinaires, parmi lesquelles se trouvaient Clémence Royer, philosophe et femmes de sciences, traductrice de l'œuvre de Darwin en français et la première femme à donner un cours en Sorbonne ; Séverine (Caroline Rémy) qui avait déjà à l'époque atteint une réputation nationale de journaliste ; Daniel Lesueur (Jeanne Loiseau), dramaturge et romancière, une des premières femmes à recevoir la Légion d'honneur ; Jeanne Chauvin, avocate et une des toutes premières femmes inscrites au barreau de Paris ; Blanche Galien, la première pharmacienne en France ; et Melle Klumke, la première femme astronome admise à l'observatoire de Paris. *La Fronde* avait son siège dans les locaux nouvellement aménagés du 14 de la rue Saint-Georges, où des femmes en uniforme vert clair fraîchement amidonné composaient les textes destinés à l'impression du journal dans une atmosphère élégante aux murs gris-bleu. Marguerite Durand insistait pour que ses typographes soient payées au même tarif que leurs équivalents masculins ; il fallait aussi qu'elle observe la législation du travail qui interdisait aux femmes de travailler la nuit⁴.

Au cours des semaines précédant la première édition, *La Fronde* devint le sujet de conversation, tant en France qu'à l'étranger. Les journalistes parisiens se demandaient avec ostentation comment un groupe de

femmes, laissées à leur propre initiative, pouvaient bien éditer un journal. Le titre *La Fronde*, par exemple, provoquait toutes sortes de rapprochements mélodramatiques. Il mettait le journal en rapport avec l'esprit frondeur du journalisme qui trouve ses origines dans le soulèvement contre Mazarin au dix-septième siècle et revendique le droit des groupes marginaux à participer aux débats sur les questions sérieuses. Il est évident que M. Durand en s'appuyant sur l'histoire donnait plus de poids à son exigence d'expression des femmes⁵. Mais du point de vue de ses collègues masculins de la presse, ce titre « belliqueux » n'était que le signe précurseur que « les plus décidées amazones du féminisme militant », avec « leur allure plutôt déplaisante de révoltées », étaient prêtes à se soulever⁶. Georges Duval surnomma *La Fronde* « David en jupons » et Emile Goudeau se désespéra pour le Goliath masculin qui, « frappé au front par les projectiles que lance La Fronde, mord la poussière sur la plaine du repentir »⁷. « Le Goliath masculin va-t-il recevoir au front la pierre de quelque David du féminisme? », demandait un journaliste alors que la première parution arrivait enfin dans les kiosques de Paris⁸.

Oui et non. En fait, au commencement de la publication du journal, le lecteur masculin se sentait plus perplexe qu'assailli. Selon un article du *Temps* paru deux semaines après les débuts de *La Fronde*, la critique unanime était qu'« il ne semble pas que *La Fronde* ait une doctrine parfaitement définie », et qu'elle manquait d'une « physionomie propre » : un jour, un article exigeait les droits politiques pour les femmes, le lendemain un second article déclarait qu'ils étaient inutiles. Ainsi, observait *Le Temps*, il n'y avait pas de différence entre *La Fronde* et les autres journaux qui tenaient ses lecteurs au courant des questions féministes mais ne faisait pas office de « journal de combat »⁹. Le journal trompait aussi d'une autre manière. Selon *Le Temps*, l'autre observation « que tout le monde a faite » était que « ce journal rédigé par des femmes, pour servir les intérêts des femmes, est en réalité extrêmement peu féminin ». On avait espéré que le nouveau quotidien allait apporter au journalisme « les qualités spécialement féminines » qui donnaient aux lettres de madame de Sévigné tant de charme, et aurait pu ainsi diriger la culture française vers « une renaissance de l'esprit léger et de la grâce délicate ». Mais, « si l'on n'était pas averti, si l'on ne faisait point attention aux signatures, on pourrait croire que ces longs et consciencieux articles, très informés et souvent fort instructifs, ont été écrits par des savants austères ou par des paisibles professeurs »¹⁰.

Il est certain que les journalistes avaient de bonnes raisons quand ils remarquaient que *La Fronde* avait le style de tout autre journal donnant les comptes rendus de la politique, les cours de la Bourse et les résultats des courses. Dans ce sens, affirmaient-ils, le journal était « rédigé dans une forme virile »¹¹. Pour le journaliste Maurice Le Blond, le ton

belliqueux du journal donnait le démenti au fait que « vous subissez encore à ce point notre domination que vous ne pouvez vous dispenser d'emprunter notre allure et notre accent. Malgré vous, vous écrivez en un style mâle »¹². Les frondeuses n'auraient pas démenti qu'elles imitaient les différentes formes de journalisme et leurs figures de rhétorique. Marguerite Durand, par exemple, était fière du surnom « *Le Temps en jupons* » donné au journal¹³. Mais les frondeuses considéraient-elles cet acte d'imitation comme une « soumission » à la « domination » mâle ainsi que le voulait Maurice Le Blond¹⁴ ?

Trois faits introduisent le doute dans cette interprétation. Premièrement, les frondeuses faisaient appel à la longue histoire du journalisme féministe en France. D'après les historiens, depuis le dix-huitième siècle, les femmes journalistes en France s'étaient servies de la presse pour « aller à l'encontre des attitudes misogynes » et « transformer l'image de la femme dans toutes les couches de la société »¹⁵. Deuxièmement, une telle tradition aurait eu particulièrement de l'attrait pour les frondeuses dans les années 1890, où un grand débat s'engageait en France sur la nature de l'identité de la femme. Pour de nombreux contemporains, les nouvelles opportunités éducationnelles et professionnelles ainsi que le mouvement féministe naissant menaçaient de bouleverser les rapports conventionnels entre les sexes. Bien que les domaines discursifs où s'engageait cette bataille fussent complexes et hétérogènes, la presse parisienne y jouait un rôle crucial, avec d'intenses discussions sur « la femme nouvelle ». Les femmes enseignantes, journalistes, médecins, avocates, scientifiques et féministes étaient représentées en *hommasses* qui méprisaient le mariage et les enfants pour poursuivre une carrière¹⁶. Puisque les frondeuses poursuivaient des professions conventionnellement masculines, et puisque *La Fronde* faisait partie intégrale de la presse, elle devenait le centre de la lutte concernant le rôle des sexes en France fin de siècle. Enfin, l'œuvre des critiques féministes des dix dernières années met l'accent, comme le souligne Nancy Miller, sur « le rapport irréductiblement compliqué que les femmes eurent historiquement avec le langage de la culture dominante »¹⁷. D'après ces critiques, des actes complexes d'appropriation et de révision permirent aux femmes écrivains de faire face aux systèmes dominants de représentation (comme le journalisme), et à leur idéologie sexuée¹⁸. Voir l'imitation pratiquée dans *La Fronde* comme un geste de soumission serait passer au-dessus de l'élément *contestataire* dans l'écriture des femmes.

De plus, nous avons déjà examiné une des preuves que les frondeuses utilisaient le journal pour résister aux idéologies dominantes des genres : sa propre *illisibilité culturelle*. Historiquement, le journalisme pratiqué par les femmes au dix-neuvième siècle en France était ou « féminin » ou « féministe ». Pour les contemporains de sexe masculin, *La Fronde*

n'était ni l'un ni l'autre. Marguerite Durand rendit intentionnellement le contenu féministe du journal assez ambigu, même si des personnes de renom comme Maria Pognon et Hubertine Auclert y publiaient des articles : « notre journal sera l'organe de toutes les femmes françaises... ». La rédactrice en chef, madame Fournier, le définissait comme « l'agent d'un sexe et non d'un parti ni d'aucune autre secte féministe »¹⁹. Mais le journal n'était pas non plus selon les lecteurs masculins un journal « féminin ». Et à en croire Séverine, les frondeuses adoptèrent un style « viril » et « austère » de leur propre initiative. « On a exagéré la gravité ? », demanda-t-elle à ses critiques. « Sans doute »²⁰. Mais si *La Fronde* n'était ni féministe ni féminine, qu'était-elle alors ? Dans l'énigme du journal reposait son refus des idées reçues concernant l'identité de la femme. La lisibilité culturelle traduisait la collusion avec ces idées ; l'illisibilité signifiait la décision de leur lancer un défi. Et si les lecteurs semblaient déroutés plutôt que soulagés par le manque de tendance féministe discernable dans le journal, cela était probablement parce que, pour eux, le féminisme était la seule narration culturellement possible à travers laquelle les femmes s'attaquaient aux idéologies de genre. Le manque manifeste de discours féministe les déconcertait parce que les éléments subversifs du journal n'étaient pas expliqués à l'intérieur des limites discursives conventionnelles.

Si *La Fronde* en imitant un journal quotidien ne faisait pas de geste de soumission comme le soutenait Le Blond, en quoi précisément en faisait-elle un de subversion ? Et pourquoi copier les styles journalistiques et les figures de rhétorique en particulier ?

Les historiens considèrent que l'apogée de la presse française se situe à la fin du siècle et est attribuable à sa prévalence et à son influence durant cette période²¹. Libérée des menaces de la censure du gouvernement en 1881, soutenue par les innovations technologiques et un degré d'alphabétisation croissant, la presse de masse parisienne a presque triplé son tirage entre 1880 et 1914. Les historiens sont aussi d'accord pour souligner les changements discursifs qui prirent place alors au sein du journalisme ; avec la naissance du *reportage* et de son emphase anglo-américaine sur l'information et la narration du « témoignage direct » de la vie publique²². Durant cette transition, l'élite littéraire, plus vieille et plus bohémienne, fut remplacée par un nouveau cadre de journalistes qui définirent leur « copie » en opposition à la fiction : une « copie » sans dénaturation des faits, un reflet de la vie publique. Ils présumaient que la « réalité » était un système ayant sa propre cohérence et pouvait être reproduite aisément sans l'intervention de la narration. À une époque où les journalistes avaient la réputation d'agents corrompus du désordre moral, ils faisaient appel à l'autorité du monde « réel », et de ce fait se gardaient de toute accusation de malhonnêteté. Comme le nouveau

journalisme favorisait l'observation et le témoignage direct, le reporter passait moins de temps au bureau et plus en spectateur d'événements²³. Dans leur effort pour imiter les quotidiens bourgeois, les frondeuses adoptèrent le reportage comme style journalistique. Séverine, la frondeuse bien connue, par exemple, censura le style littéraire plus ancien du journalisme en l'appelant « du journalisme assis », et en contraste, loua le reportage en le qualifiant de « journalisme debout, courant, alerte, s'assouplissant à l'actualité »²⁴. Elle faisait la distinction entre la génération précédente de femmes journalistes « ne se mêlant à la vie normale contemporaine que dans le domaine de l'abstraction » et la sienne, « qui entre résolument dans la carrière dépourvue d'ainées » et « qui s'en prend aux faits »²⁵. Ces commentaires soulignent le double défi lancé par Séverine, femme reporter, aux rôles attribués à son sexe et fournissent ici notre premier indice sur ce que cette imitation, loin d'avoir été une position de soumission, aurait bien pu être une action subversive. Le mot « *fait* » suggère en même temps le sens d'« *événement* » et de « *réalité objective* ».

Tout d'abord, *en s'en prenant aux événements* - en insistant pour s'engager dans la vie publique contemporaine -, les frondeuses allaient au-delà des limites domestiques conventionnelles établies pour les femmes²⁶. Être reporter, au contraire d'écrivain, forçait la femme « à sortir de chez elle, à voir, à écouter, à observer... en dehors du cercle restreint de la famille »²⁷, selon les termes de Marguerite Durand. Or, tout au long du dix-neuvième siècle, toute activité en dehors de la maison était jugée honteuse pour la femme célibataire de classe moyenne, qui souvent ne s'aventurait pas hors de chez elle sans chaperon. L'élément public de la tâche du reporter exposait les frondeuses au ridicule. Une moquerie de journaliste mettait en scène Marguerite Durand essayant d'envoyer l'une de ses reporters sur le lieu d'un incendie à Belleville : « Encore un sale quartier ! », se plaint-elle, « Tiens, j'aurais plus de chance de rencontrer un monsieur », pour revenir à plusieurs reprises, d'abord pour son rouge à lèvres, ensuite parce que sa jarretelle casse, et finalement parce qu'elle découvre que l'incendie a été éteint²⁸. Une femme qui s'aventurait en public était culturellement associée dans l'esprit des contemporains aux prostituées. De cette manière, la nature publique du travail des frondeuses mettait en question leur respectabilité. Le journaliste Georges de Dubor craignait par exemple que la frondeuse, en effectuant son reportage tard la nuit à la gare de Lyon, fût facilement confondue « avec les coureuses de nuit »²⁹. Un autre journaliste appela *La Fronde* « *Le Moniteur de Saint-Lazare* » en faisant référence à la maison de détention pour les prostituées³⁰.

Sur cette toile de fond qui assimilait la présence de la femme en dehors de la maison à la prostitution, *La Fronde* créait une nouvelle identité publique à la femme. En s'engageant dans le domaine du quotidien de

masse, le journal de Durand produisait l'image de la femme qui s'intéressait et en savait autant sur les sphères conventionnellement masculines de la politique, de la jurisprudence et de la haute finance. Les pages de *La Fronde* étaient pleines de comptes rendus pris sur le vif des sessions du Parlement, des rapports sur les tribunaux, des cours de la Bourse, des réunions à l'Élysée et des interviews avec les personnages politiques importants tels que Georges Clémenceau. Pour pouvoir rapporter les événements dans ces domaines, M. Durand devait obtenir la permission pour que ses employées puissent entrer à la Bourse, au Sénat, à la Chambre des députés, dans les préfectures et les conseils municipaux. C'était la toute première fois que cela se faisait³¹. De ce fait, imiter le journalisme masculin permettait aux frondeuses de revendiquer leur inclusion dans les terrains publics masculins et de confirmer leur présence en tant que citoyennes du monde public.

Mais en même temps, cette imitation servait aussi à mettre en relief la marginalité politique et sociale des femmes. Le journal rendait authentique leur inclusion mais il soulignait aussi leur *exclusion*. Les femmes reporters avaient accès aux lieux où le pouvoir s'exerçait en France - *mais pas tout à fait*, car elles étaient femmes. Quand les frondeuses faisaient leur reportage sur ce monde tout puissant, laissant entendre qu'elles en faisaient partie, elles exposaient la contradiction entre la place marginale des femmes sous la IIIe République et les idéaux républicains (y compris la liberté de la presse) qui permettaient aux citoyens d'avoir accès aux institutions économiques et sociales du pouvoir. Les articles féministes publiés dans *La Fronde* servaient à justifier explicitement l'infraction silencieuse inscrite dans son style. L'effet de *La Fronde* était de questionner les connaissances en politique et la politique de la connaissance. Que signifiaient les connaissances en politique pour les femmes si elles n'avaient ni le droit de vote ni celui d'être élues ? Et quelles revendications portaient-elles en saisissant le pouvoir de communiquer et de recevoir ces connaissances ?

Les frondeuses étaient-elles conscientes du fait que leur journal représentait ainsi une « copie subversive » ? Agissaient-elles en toute connaissance de cause pour exposer les contradictions dans l'idéologie républicaine de la IIIe République ? Il est difficile de le savoir, mais aussi difficile de croire que M. Durand et ses collègues ignoraient l'effet ironique que leur journal produisait quand elles faisaient le compte rendu d'événements politiques et économiques. Comme l'a montré Joan Scott, tout au long du dix-neuvième siècle une des stratégies des féministes était de souligner les inconsistances et les contradictions de l'idéologie républicaine³². De toute manière, Marguerite Durand voulait clairement éduquer les femmes en matière politique et leur donner une identité civique. Elle avait exclu les hommes de la rédaction, affirmait-elle, parce qu'elle voulait prouver que les « ... femmes... étaient aptes à

tenir toutes les rubriques » d'un journal, y compris la politique et les finances³³. S'il faut en croire une lectrice de longue date, madame Cadet, l'impact de *La Fronde* avait répondu à cette ambition : elle lui écrivit que grâce au journal, elle avait mis de côté sa longue croyance « que la politique n'était pas faite pour les femmes »³⁴. M. Durand se réjouissait aussi de l'accès de ses reporters aux institutions toutes puissantes de la politique et des finances. Elle cita les exemples de Briand, de Poincaré et de Viviani pour définir le journalisme comme passeport permettant l'entrée dans la politique³⁵. Des femmes telles que Jane Misme et Maria Vérone, qui commencèrent leur carrière à *La Fronde* et qui devinrent d'éminentes féministes de l'entre-deux-guerres, en furent aussi une preuve.

Ainsi, *en s'en prenant aux événements*, Séverine et les frondeuses jetaient un défi aux contraintes de la femme au foyer. Deuxièmement, *en s'en prenant à la réalité objective*, la femme reporter signalait qu'elle en avait assez de sa vie faite de fantaisies romanesques. Pour être de vraies reporters, les frondeuses devaient s'aventurer dans le dur monde des faits, laissant leur imagination derrière elles. Se faisant, elles mettaient en question la notion répandue au dix-neuvième siècle que les femmes étaient des créatures de fantaisie plutôt que de raison³⁶. Un homme journaliste a souligné son étonnement en ces termes : « Comment ! Des femmes faire de la politique, des femmes diriger une feuille ?... Passe encore la littérature et le roman (affaire d'imagination, quoi !) mais s'immiscer dans les affaires civiques, donner son opinion sur tel député, tel candidat, tel sénateur, ma foi, c'était à s'esclaffer de rire »³⁷. C'était l'idée de la femme reporter et non pas celle de la femme écrivain qui faisait lever les yeux au ciel en 1897. L'imagination était une chose, mais la réalité une autre. Les journalistes hommes critiquèrent à maintes reprises le journal d'« austère », « sévère », ou « aussi ennuyeux que ceux faits par des hommes »³⁸. « Évidemment les 'frondeuses' ont craint le reproche de frivolité », remarqua un lecteur plus sagace. « Mais puisque la preuve est faite, et surabondamment,...elles peuvent sans inquiétude rendre la bride à leur fantaisie »³⁹.

À cela Séverine répondait que le sérieux faisait partie d'une stratégie consciente : « prouver qu'en s'appliquant, ... on pouvait, à la rigueur, être aussi ... austères que les hommes. Y est-on arrivé ? Oui, puisque vous le proclamez. Alors, on a réussi. L'étape était nécessaire »⁴⁰. Avec une insouciance ironique, elle balayait les peurs qui subsistaient que, même « à la rigueur », les femmes n'auraient pas pu écrire dans le style « austère » des hommes. En faisant cela, elle diminuait aussi avec désinvolture le préjugé que l'imagination et la fantaisie - les éléments essentiels d'une esthétique dévalorisée de la femme - étaient les seuls moyens d'expression disponibles aux femmes⁴¹.

La réponse de Séverine à l'accusation que les frondeuses étaient trop sérieuses démontre encore combien leur imitation était subversive. La philosophe Luce Irigaray a exposé que l'imitation en tant que stratégie rhétorique permettait à la femme écrivain de « se ressoumettre » aux systèmes de représentation qui réprimaient le féminin mais sans y être complètement réduite. L'effet de l'imitation était de répéter en s'amusant ces systèmes, de manière à pouvoir s'en éloigner. En étant bonnes imitatrices, les femmes écrivains prouvaient qu'elles « restent aussi ailleurs » - un ailleurs depuis lequel elles pouvaient montrer du doigt leur propre exploitation à l'intérieur du langage⁴². C'est ainsi que Séverine et les frondeuses purent répéter, en s'amusant, le style « austère » (de même que le format et le contenu) du journalisme - une forme représentative dans laquelle les femmes avaient été en grande partie invisibles, qu'elles fussent auteurs ou sujets. Mais comme Séverine le révèle dans ses commentaires, les frondeuses s'avéraient aussi capables de mettre une distance entre elles et un style trop sérieux en déclarant que c'était « l'étape nécessaire » à l'obtention de la respectabilité. Cette distance leur permettait alors de critiquer la façon étroite et restrictive dans laquelle elles avaient été perçues, non seulement en tant qu'écrivains mais aussi en tant que femmes.

Dans un autre geste subversif, les frondeuses *s'en prirent à la réalité objective*, peut-être bien d'une façon encore plus importante. Comme tous les « nouveaux » journalistes, elles adoptèrent pour standard général la notion que le journalisme était le reflet ou la « copie » de la vie réelle. Mais avec ce critère de réalisme, elles commencèrent à proclamer que la manière avec laquelle les hommes avait construit l'identité de la femme dans la culture française était une « fantaisie ». Par exemple, « Chevreuse » se plaignit le 22 décembre qu'une association féminine qui s'appelait le « Ladies'Club » avait été « présentée au public par la presse masculine d'une façon plutôt fantaisiste », motivant l'auteur à le représenter à ses lecteurs « sous son véritable aspect »⁴³. Trois jours plus tard, elle accusait encore la presse d'« interprétations plus ou moins fantaisistes » sur la question de savoir si une institutrice pouvait monter à bicyclette⁴⁴. Semblablement, « J.M. » accusa le journaliste Georges Duval de citer des « exemples de haute fantaisie » pour appuyer son affirmation que les femmes écrivains étaient des femmes neurasthéniques et folles⁴⁵.

Les frondeuses utilisèrent-elles consciemment cette nouvelle emphase du journalisme pour contester le point de vue des hommes sur les femmes ? De nouveau, la question d'intentionnalité est difficile. Alors que sur certains aspects elles avaient conscience de l'effet subversif de leur imitation, ailleurs elles semblent s'être emparées aveuglément des termes appartenant au nouveau journalisme pour s'acheminer sur le terrain de

la critique féministe. Les écrivains étaient critiqués sur les mêmes bases : Alexandre Dumas, par exemple, fut critiqué par Urgèle pour créer « ce moule de fantaisie » de la femme dans laquelle il versait « ses antipathies, ses rancunes »⁴⁶ ; Marie-Anne de Bovet se plaignait de la façon dont Guy de Maupassant avait déclaré la femme faible et limitée à l'amour et trouvait ironique que les femmes fussent son premier public : « cela s'appelle tirer sur ses propres troupes ». De la même manière, elle s'attaquait à Proudhon, connu pour avoir lancé la phrase « ménagère ou courtisane », pour ses mensonges, ses insultes et ses platitudes⁴⁷. De son côté, Judith Cladel prit à partie tous les écrivains pour avoir créé dans la littérature la femme qui « incarne les rêves, les désirs de son âme et qui existe déjà en son imagination avant qu'il ait croisé créature terrestre lui ressemblant »⁴⁸.

Par contraste avec de tels « exemples de haute fantaisie », les frondeuses s'attachèrent à présenter en profondeur les aspects variés de l'expérience des femmes. Maria Pognon évalua le nombre actuel de femmes et d'enfants qui travaillaient dans les ateliers « pour donner une idée de l'importance du travail produit par les femmes dans notre chère patrie où on ne parle que de la grâce de la femme, de son charme, de ses séductions et autres mièvreries »⁴⁹. De longs articles d'investigation révélaient les bas salaires et les conditions souvent dangereuses dans lesquelles les femmes travaillaient dans les ateliers de couture et les usines de toutes sortes⁵⁰. La même semaine où *La Fronde* était affublée du titre « *Le Moniteur de Saint-Lazare* », Ghénia Avril de Sainte-Croix amenait ses lecteurs dans cette fameuse prison pour les prostituées et, en utilisant le meilleur style de reportage, la dépeignait en maison lugubre pleine d'horreurs⁵¹. Qualifiant d'« hypocrisie » l'image conventionnelle de la prostituée dépravée, Avril de Sainte-Croix la représentait en victime de la misère, exploitée par les hommes ainsi que la police afin de pouvoir préserver la double morale sexuelle⁵². Ce n'était pas tout à fait un hasard si la prostitution - le métier de femme dont la représentation avait plus que n'importe quel autre souffert de l'imagination des hommes - fut un des premiers sujets que les frondeuses choisirent de traiter en reportage⁵³.

Bien sûr, les frondeuses n'étaient pas plus objectives que les reporters masculins. Mais comme eux, elles faisaient appel à l'autorité du « réel » afin de promouvoir ce qu'il y avait de vérité dans leur point de vue. Le silence historique et l'invisibilité des femmes servaient de justification à leur projet. Paule Vigneron, par exemple, dénonça le contrôle absolu que détenaient les hommes sur la production de l'identité du genre féminin : « Depuis si longtemps qu'il y a des hommes...et qui parlent, ils ont entassé les parchemins et les livres, semé dans l'air les mots, les conférences et les chansons pour dire leur pensée sur nous, pensée créée par leur imagination de poètes, toujours par les passions égoïstes de leurs

vies d'hommes »⁵⁴. Cela prendrait toutes les colonnes de tous les journaux pendant plusieurs siècles pour répondre à de telles bêtises, supposait-elle, mais elle était prête à se contenter de quelques lignes dans *La Fronde*.

En s'appropriant les principes du nouveau journalisme, les frondeuses pouvaient lancer une critique radicale sur la façon dont l'identité de la femme avait été produite dans la culture française. La nouvelle presse de masse, pensait Marguerite Durand, pouvait servir à corriger les fausses images et produire de nouvelles visions des femmes. « Dans la presse masculine », se plaignait-elle, « on fait aux femmes une part si petite et si maigre ». La femme journaliste avait eu la permission de n'écrire que peu de choses en dehors des chroniques littéraires, et avait utilisé un pseudonyme pour se cacher. C'est ainsi que les femmes n'avaient rendu visible que ce désir d'invisibilité⁵⁵. Mais, promettait Durand, *La Fronde* présenterait l'opportunité d'« oser écrire, oser parler, oser agir sans l'abri du masque ou de l'éventail »⁵⁶. Avec *La Fronde*, la femme française pouvait devenir son propre reporter sur le vif.

Non seulement les frondeuses corrigèrent les fausses idées que les hommes se faisaient sur les femmes, idées qui avaient été créées par les écrivains et les journalistes à travers l'histoire, mais encore elles projetèrent leurs propres images de l'identité de la femme. Les résultats étaient parfois surprenants. Malgré leur rupture avec les conventions sociales, ces femmes, infailliblement, se mettaient dans des rôles traditionnellement féminins. Par exemple, les rédactrices célébrèrent le premier Noël de l'existence de leur journal en donnant une fête pour les enfants de Paris. « Ce qui tient le plus au cœur des femmes, c'est l'enfant », expliquèrent-elles, « il est donc bien naturel que la première fête offerte par la *Fronde* ait été une fête d'enfants »⁵⁷. Le journal prônait la maternité comme la plus grande vocation des femmes, parfois même de façon bizarre. Par exemple, les frondeuses racontèrent dans les faits divers - cette rubrique où tous les quotidiens de l'époque s'adonnaient aux descriptions des plus scabreuses - avec force détails sordides, l'histoire d'une mère qui s'était asphyxiée avec son enfant, en excusant ce comportement par la misère dans laquelle elle vivait : quand la police arriva, « les bras de la morte serraient si fort son enfant sur sa poitrine qu'on faillit être obligé de les briser pour la séparer du bébé ». Même l'infanticide devenait une excuse pour romancer et louer l'amour maternel⁵⁸.

Les frondeuses mirent aussi l'emphase de plusieurs manières sur les rôles conventionnels féminins d'épouse, de ménagère, de dame de charité. Quand en janvier 1898, un reporter de *l'Illustration* voulut le portrait du groupe de toutes les frondeuses, l'une s'écria : « Mon portrait dans *l'Illustration* ?... je ne sais si je peux. Il faut que je consulte mon mari et il est absent. La femme doit obéissance à son mari »⁵⁹. La

rubrique « Le Home » donnait des idées pratiques sur tous les aspects de la cuisine et l'entretien de la maison. On faisait appel au lecteur pour soutenir un projet de loi concernant la protection des enfants contre les abus physiques⁶⁰. Une frondeuse proclamait qu'il était temps que les femmes s'unissent dans une religion d'humanité pour « que le cri de ralliement soit poussé par celles qui sont prêtes à tous les dévouements, s'oubliant elles-mêmes pour ne songer qu'aux autres »⁶¹. D'une façon semblable, Avril de Sainte-Croix fit un reportage sur les femmes américaines qui étaient venues en aide aux Irlandais, montrant de ce fait que « la place de la femme moderne...est non du côté du vainqueur, mais du côté de l'opprimé »⁶². Le premier janvier 1897, Manoël de Grandfort fit sa requête de nouvel an en commençant par : « Je ne suis qu'une ignorante, une frivole assembleuse de mots, incapable de dire par quels moyens ce souhait ardent serait réalisable ». Néanmoins, suppliait-elle, « je demande, je sollicite, j'implore le pain, le pain pour ceux qui en manquent »⁶³.

Comment doit-on concilier ces images de frondeuses - obéissantes, se sacrifiant, ignorantes et frivoles - avec celles de la femme reporter, sûre d'elle-même et au courant de toutes les facettes du monde public ? Ces exemples illustrent les aspects parfois peu conformes que prenait l'identité de la femme dans *La Fronde* pendant ses six premiers mois. En passant soudainement des problèmes « masculins » aux problèmes « féminins », les frondeuses donnaient l'apparence d'être à la fois « femmes nouvelles » et « femmes réelles ». Dans ce sens, l'observation dans *Le Temps* que *La Fronde* manquait d'une « physionomie distinctive » se comprend autrement. Le journal était illisible culturellement non seulement de par son style et sa politique mais aussi de par les mélanges d'identités de femmes diamétralement opposées.

Séverine, dont les « *Notes d'une frondeuse* » tenaient la vedette du quotidien, en est la parfaite illustration. Elle utilisa une fois l'icône d'« une femme écrasant le dragon de son pied nu, et tenant un petit enfant dans ses bras » en décrivant la « femme nouvelle »⁶⁴. L'image représente clairement comment elle abordait le journalisme. Polémiste acharnée qui se servait de sa rubrique pour exposer les mensonges et les dérobades des politiques antisémites engagés dans l'Affaire Dreyfus, elle était aussi surnommée « *Notre Dame de la larme à l'œil* » pour sa dévotion à la cause des pauvres. Les « *Notes d'une frondeuse* » étaient un jour une dénonciation orageuse, une berceuse le lendemain. Elle était considérée par ses collègues masculins comme l'une des plus tenaces et des plus honnêtes parmi les journalistes de son époque, et on la voit conseiller à ses lectrices « dont les petites mains sont faites pour alléger la souffrance et panser les plaies » de « demeurer femmes, très femmes, dans le rôle que nous a assigné la nature »⁶⁵. Le mélange de dragon

combatif et de mère exprime pour la plupart la politique éditoriale de *La Fronde*.

Cependant la réunion simultanée de la féminité conventionnelle et peu conventionnelle n'était pas aussi contradictoire que l'on pourrait le croire à première vue. Comme l'exemple de Séverine le montre, en s'y prenant ainsi les frondeuses pouvaient contester la ligne de séparation entre la femme conventionnelle et la femme nouvelle dont on parlait tant. Dans l'imagination populaire de la fin du siècle dernier, ces deux identités étaient mises en opposition. D'après la journaliste féministe Jane Misme, en 1901, « la femme traditionnelle » et « la femme nouvelle » étaient « en conflit et le monde se bat pour elles »⁶⁶. La croyance que « les femmes nouvelles », prises par leurs carrières, étaient dans l'impossibilité de remplir leurs tâches plus conventionnelles d'épouses et de mères était source d'anxiété. Concevoir le pouvoir de la femme nouvelle à l'intérieur d'une série d'entreprises conventionnelles (la cause des enfants et celle des pauvres) pouvait calmer la peur du changement.

Les frondeuses avaient manifestement l'intention de répondre à de telles peurs dont elles connaissaient l'existence. Séverine, par exemple, rassurait ses lecteurs que « la femme forte de l'écriture et la citoyenne virile apte à se désexuer totalement demeurent à l'état d'exception »⁶⁷. Pareillement, Anne Lorraine reconnut cette peur que la femme « ne perde de ses dons naturels, de ses vertus familiales, et que le charme du foyer ne soit rompu et altéré ». Mais, promettait-elle, « les aspirations de la femme du vingtième siècle... n'ont rien, mon cher confrère, qui puisse vous épouvanter »⁶⁸. De fait, l'adoption de caractéristiques conventionnellement féminines par les frondeuses, reflétait les tendances générales parmi les féministes bourgeoises modérées qui essayaient d'effacer leur image publique. Comme *La ligue française pour le droit des femmes* (LFDF) qui « a choisi de séduire plutôt que choquer et de faire du “charme féminin” un atout supplémentaire de la lutte pour les droits des femmes »⁶⁹, les frondeuses essayaient de se représenter de façon à être acceptables au public français. « Le coup de pierre de *La Fronde* avait la douceur d'une caresse d'éventail », commentait un journaliste en 1903 quand le journal a cessé d'être édité⁷⁰.

De fait, les frondeuses qui examinaient la question de l'identité des femmes ne visaient pas à arriver à une notion « vraie » ou « réelle » du féminin. « Eh bien, la femme est mieux et moins que les livres ont voulu le dire », avançait Paule Vigneron, « nous avons le droit de ne pas ressembler les unes aux autres, d'avoir des idées et des sentiments divers ». Elle demandait le droit de réponse aux siècles de fantaisies masculines et contestait la catégorisation des femmes - l'attribution de toute caractéristique au sexe féminin. Elle n'était pas la seule chez les frondeuses à penser ainsi. Quelques jours plus tôt, sa collègue Marie-Anne de Bovet questionnait les notions de « l'éternel féminin » et de

« l'éternel mystère de la femme » : « [J]amais on n'a parlé de l'éternel masculin », « Il y a bien le mystère de chaque femme, mais ce n'est pas un mystère essentiel, propre à son sexe »⁷¹. Judith Cladel suit le même argument : « Non, là, la femme est libre de dire ce qui lui chante, des grandes pensées et des bêtises comme vous autres ». Le danger, prévenait-elle, était quand les femmes grandissaient « sous la main de mauvais jardiniers » qui les traitaient « sans égard pour leur différence et leur variété »⁷².

Si *La Fronde* agissait en « David en jupons », comme le faisaient croire tant d'hommes journalistes, leur Goliath n'était pas tant la misogynie que la catégorisation du genre féminin. Le but n'était pas de donner plus clairement un « vrai » sens de « la femme », mais de rendre les femmes visibles à travers la richesse de leur diversité. De ce point de vue là, la tendance des frondeuses d'embrouiller les identités de femmes, en englobant le rôle conventionnel et celui non-conventionnel, peut aussi s'analyser comme une stratégie consciente pour amoindrir la catégorie du genre féminin. Présenter une image de la femme qui était contradictoire en elle-même, était rejeter toute notion de « l'éternel féminin » et produire le soi féminin qui résistait au sens fixé. Ce que j'ai appelé l'illisibilité culturelle du journal fournit la preuve de son effort pour rendre la femme « mieux et moins que les livres ont voulu le dire », pour emprunter la phrase de Vignerot. Cette notion de différence sans fin était la « réalité » de la vie des femmes.

Ici, une fois de plus, les frondeuses en imitant le journal quotidien donnaient la clé de leur subversion. Au contraire du roman ou du traité, son format - six colonnes et cinq à huit articles par page - permettait la juxtaposition de textes exposant des identités de femmes très diverses. Dans les pages de *La Fronde*, les articles parlant des intérêts que les femmes portaient aux problèmes de l'enfance et de la pauvreté pouvaient côtoyer les reportages sur le conseil municipal ou les conditions de travail, et ceux qui réclamaient les droits politiques pour les femmes. Par exemple, le numéro du 10 décembre 1897 de *La Fronde* plaça côte à côte les nouvelles d'une séance du Parlement, une loi qui permettait aux femmes d'être témoins aux actes de l'état civil (les deux supposaient une identité civique entière pour les femmes), et une « ballade de pardon » qui demandait aux femmes de pardonner même à ceux qui leur avaient fait du mal (soulignant ici une image plus passive). La juxtaposition facile adoptée par le journal d'articles « sérieux » et d'articles concernant les causes « féminines », telles que la philanthropie ou les enfants, produisirent l'effet de jeter un défi à l'opposition conventionnelle des activités masculines et féminines. Comme expression à la fois multi-textuelle et multi-vocale, le journal fournissait aux frondeuses un format sous lequel les notions en conflit de la féminité pouvaient être exprimées simultanément sans s'annuler. Il en résultait une image composite de « la

femme » qui exposait l'artifice de chaque identité préétablie, tout en restant elle-même subversivement floue.

Dans ce sens, certains détails dans la présentation du journal ont souvent surpris les historiens. La une de *La Fronde* donnait toujours comme dates celles de quatre calendriers : le républicain, le russe, le protestant et le juif. Le 10 décembre, par exemple, était en même temps le 20 frimaire, le 28 novembre, le jour où l'on devait lire Philippe III, versets 3, et 15 de Kislew, année 5658. Cette série de dates suggérait que le phénomène du temps précisé par une date était, en fait, arbitraire et subjectif. Si l'on poursuit cette logique, les différents calendriers mettaient le doigt sur ce qu'il y avait d'artificiel dans un autre phénomène apparemment essentiel : l'identité du sexe féminin.

Ainsi, dans les mains des frondeuses, le format adopté par le journal quotidien devint une arme révolutionnaire. Si l'on en juge par l'illisibilité culturelle de *La Fronde*, produire un journal aida à questionner les vues qui existaient sur les sexes dans France de la fin du XIX^e siècle. La *fronde* de *La Fronde* peut alors nous renseigner sur les façons diverses et subtiles prises par les femmes pour questionner la construction culturelle des sexes. Bien que l'historiographie féministe ait souvent mis l'emphasis sur les qualités « exceptionnelles » et « originales » de femmes comme les frondeuses, en fait, ces femmes manipulaient habilement les identités conventionnelles des sexes - le reporter masculin, par exemple - plutôt qu'elles n'en inventaient de nouvelles. Elles étaient reporters *mais pas tout à fait* parce qu'elles étaient des femmes conventionnelles ; elles étaient des femmes conventionnelles *mais pas tout à fait* parce qu'elles étaient reporters. En jouant les rôles traditionnels, elles ouvraient un espace de différence qui était subversif. Cet espace de différence, cet « ailleurs » d'illisibilité, permit aux frondeuses de défier la façon dont on les avait définies en tant que femmes et en tant qu'écrivains. Ce groupe de femmes avait rompu avec l'idéal domestique et avait commencé à construire des identités non-conventionnelles en exploitant la nature dynamique et contradictoire du langage.

Traduction Dominique ROYCE

Bibliographie

ABEL, E., 1982, *Writing and Sexual Difference*, Chicago, University of Chicago Press.

ADLER, L., 1979, *À L'aube du féminisme : Les Premières journalistes, 1830-1850*, Paris, Payot.

BELLANGER, C. et alii, 1972, *L'Histoire générale de la presse française*, Tome 3, Paris, Presses Universitaires de France.

BHABHA, H. 1994, « Of Mimicry and Man : The Ambivalence of the Colonial Discourse », *The Location of Culture*, New York, Routledge.

- DIZIER-METZ, A., 1992 *La Bibliothèque Marguerite Durand, histoire d'une femme, mémoire des femmes*, Paris, Mairie de Paris-Agence Culturelle de Paris.
- FERENCZI, T., 1993, *L'Invention du journalisme en France. Naissance de la presse moderne à la fin de XIX e siècle*, Paris, Plon .
- IRIGARAY, L., 1977, *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GELBART, N., 1987, *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France: Le Journal des dames*, Berkeley, University of California.
- JAMI, I., 1981, *La Fronde (1897-1903) et son rôle dans la défense des femmes salariées*, Mémoire de Maîtrise, Paris, Université de Paris I.
- KLEJMAN, L. ET ROCHEFORT, F., 1989, *L'Égalité en marche : Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Éditions Des Femmes.
- KNIBIEHLER, Y., 1976, « Le Discours médical sur la femme : Constantes et ruptures », *Romantisme*, no. 13-14.
- de LIVOIS, R., 1965, *Histoire de la presse française*, Lausanne, Éditions SPES.
- MARTIN-FUGIER, A., 1983, *La Bourgeoise*, Paris, Bernard Grasset.
- MATLOCK, J., 1994, *Scenes of Seduction : Prostitution, Hysteria and Reading Difference in Nineteenth-Century France*, New York, Columbia University Press.
- MAUGUE, A., 1987, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Éditions Rivage.
- MICHAUD, S., 1976, « Science, droit, religion : Trois contes sur les deux natures », *Romantisme*, n° 13-14.
- MISME, J., 1901, « La Femme dans le théâtre nouveau », *La Revue d'art dramatique*, octobre.
- MOREAU, T., 1982, *Le Sang de l'histoire : Michelet, l'histoire et l'idée de la femme au XIX e siècle*, Paris, Flammarion.
- MILLER, N., 1981, « Emphasis Added : Plots and Plausibilities in Women's Fiction », *PMLA*, 96.
- PALMER, M., 1983, *Des Petits journaux aux grandes agences*, Paris, Aubier.
- SCHOR, N., 1987, *Reading in Detail : Aesthetics and the Feminine*, New York, Routledge.
- SCOTT, J., 1996, *Only Paradoxes to Offer : French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge, Harvard University Press.
- SILVERMAN, D., 1989, *Art Nouveau in Fin-de-Siècle France : Politics, Psychology and Style*, Berkeley, University of California Press.

Notes

- 1 Mes remerciements à Keith Baker, Bryant T. Ragan, Jr. Paul Robinson, Karen Sawislak, Joan Scott, Daniel Sherman et le «New York Area French History Group»
- 2 Welfele 1982, Part Three, Chapter One.
- 3 Alexandre Hepp, «La Bataille de dames», Le Journal, 7 décembre 1897, Articles parus sur La Fronde, Bibliothèque Marguerite Durand (APSF, BMD).
- 4 Dizier-Metz 1992 : 14.
- 5 Gelbart 1987 : 19, 29-30, 295-96.
- 6 L'Evènement, 5 décembre 1897, APSF, BMD ; « Ce que pensent les hommes de 'La Fronde' », La Fronde, 23 décembre 1897.
- 7 Georges Duval, « Journalistes en jupons » et Emile Goudeau, « Les Quat'z'arts », sans périodique ni date, APSF, BMD.
- 8 Jules Clarette, « La Vie à Paris », Le Temps, 9 décembre 1897, APSF, BMD.
- 9 « Ce que pensent les hommes de 'La Fronde' » , Le Temps, 25 décembre 1897, APSF, BMD.
- 10 Ibidem.
- 11 L.M., « La Fronde », sans périodique ni date, APSF, BMD.
- 12 Maurice Le Blond, « Études sur la presse », Revue naturaliste, avril 1900, Archives La Fronde (ALF), BMD.
- 13 Durand, « Les Femmes dans le journalisme », Manuscrits, Vol. 3, BMD, 31.
- 14 Bhabha 1994 ; Irigaray 1985 : 76.
- 15 Gelbart 1987 : 293; Laure Adler 1979: 75 ; Sullerot 1966 : 211.
- 16 Silverman 1989 : Chapitre 4 ; Maugue 1987.
- 17 Miller 1981.
- 18 Abel 1982 : 2.
- 19 « Le Feu à La Fronde », Le Gil Blas, 7 décembre 1897, APSF, BMD. Jami 1981 : 109-111, 114, a calculé « le nombre de colonnes et le pourcentage de surface imprimée » réservés aux sujets variés pendant deux semaines en juin et en décembre tout au long de l'existence du journal. Le pourcentage pour « la vie de femmes, féminisme » est étonnement « faible », allant de 8% en décembre à 3% en juin 1899 et juin 1903. Elle est en accord avec les lecteurs du Temps que La Fronde est « un journal d'informations » avant d'être « un journal militant ».
- 20 Severine, « Réponse à Ponchon », La Fronde, 21 décembre 1897.
- 21 Bellanger et al 1972 ; Livois 1965 : 393.
- 22 Ferenczi 1994 : 35-6; Bellanger et al 1972 : 278 ; Voyenne 1985 : 144.
- 23 Palmer 1983 : 68-69, 93-96.
- 24 Severine, « Notes d'une frondeuse », La Fronde, 7 janvier 1899.
- 25 Severine, « Le Journalisme féminin », Le Journal, 5 août 1899, Dossier Journaliste, BMD.

- 26 Smith 1981 ; Martin-Fugier 1983.
- 27 Durand, « En Cinq Ans », La Fronde, 15 décembre 1902.
- 28 «Enfin seules», sans périodique ni date, APSF, BMD.
- 29 Georges de Dubor, « Chronique: : Journal féministe », La Paix, 3 octobre 1897, APSF, BMD.
- 30 Severine, «Réponse à Ponchon».
- 31 Dizier-Metz 1992 : 14.
- 32 Scott 1996.
- 33 Durand, «Les Femmes dans le journalisme», 1-2, 7, 30.
- 34 «Enquêtes de La Fronde», ALF, BMD.
- 35 Durand, «Les Femmes dans le journalisme», 1-2, 36.
- 36 Michaud 1976 ; Knibiehler 1976 ; Moreau 1982.
- 37 Tigrane Tchaian, «La Fronde», sans périodique ni date, APSF, BMD.
- 38 «Ce que pensent les hommes», Le Temps ; «La Fin de la Fronde», Phare de la Loire, pas de date, APSF, BMD ; Camille Belilon, «Conférence de M. le Comte de las Cases», La Fronde, 19 décembre 1897.
- 39 «Ce que pensent les hommes», Le Temps.
- 40 Severine, «Réponse à Ponchon».
- 41 Schor 1987.
- 42 Irigaray 1977 : 74.
- 43 «Au Ladies Club», La Fronde, 22 décembre 1897.
- 44 «Les Institutrices et la bicyclette», La Fronde, 25 décembre 1897.
- 45 J.M., «Les Femmes d'Alexandre Dumas», La Fronde, 17 janvier 1898.
- 46 Urgele, «Les Femmes d'Alexandre Dumas», La Fronde, 17 01 1898.
- 47 Marie-Anne de BOVET, «Ménagère ou Courtisane ?», La Fronde, 9 décembre 1897.
- 48 Judith Cladel, «Les Aimées», La Fronde, 24 janvier 1898.
- 49 Maria Pognon, «Loi du 2 novembre 1892 sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans l'industrie», La Fronde, 12 décembre 1897.
- 50 Aline Valette, La Fronde, 24 décembre 1897; 1, 9 janvier 1898.
- 51 Savioz [Ghénia Avril de Sainte-Croix], « Les Femmes à Saint-Lazare », La Fronde, 15 décembre 1897.
- 52 Savioz, « La Serve », La Fronde, 21 janvier 1898.
- 53 Matlock 1994.
- 54 Paule Vigneron, «Si nous leur répondions ?», La Fronde, 25 12 1897.
- 55 Jules Allix, « Chronique féministe », Bulletin bimestriel de la société pour l'Amélioration du sort de la femme, 15 novembre 1897, APSF, BMD; Paul Lafage, « Souvenirs de Frondeuse », sans périodique ni date, ALF, BMD.
- 56 Durand, « En Cinq Ans ».
- 57 « La Fête de la Fronde », La Fronde, 26 décembre 1897.
- 58 « S », « Navrant Suicide », La Fronde, 12 décembre 1897.
- 59 « Chez les frondeuses », L'Illustration, 15 janvier 1898, ALF, BMD.

- 60 J. Herter-Eymond, «Enfin l'on pense à eux !», La Fronde, 24 3 1898.
- 61 «Les Mères», La Fronde, 6 février 1898.
- 62 Savioz, «Les Irréductibles», La Fronde, 2 février 1898.
- 63 Manoël de Grandfort, «Chronique : À Propos du premier jour de l'année», La Fronde, 1^{er} janvier 1898.
- 64 «La Sainte Marguerite», La Fronde, 21 juillet 1899.
- 65 Severine, «L'Attitude à prendre», La Fronde, 19 décembre 1897.
- 66 Misme 1901 : 608.
- 67 Severine, «Galante réforme», La Fronde, 25 décembre 1897.
- 68 Anne Lorraine, «Les Conquêtes de la femme», La Fronde, 16 2 1898.
- 69 Klejman et Rochefort 1989 : 101.
- 70 P.B., « La Fronde disparaît », La Petite Gironde, 3 septembre 1903, ALF, BMD.
- 71 Marie-Anne de Bovet, «L'Éternel féminin», La Fronde, 22 12 1897.
- 72 Judith Cladel, «La Rentrée», La Fronde, 10 janvier 1898.